

n'ayant encore donné aucune preuve de sa force, de sa puissance, il doutait de lui-même et s'exagérait les difficultés. On comprend donc ses craintes, ses hésitations, ses précautions. Louis XIV a dit, dans ses *Instructions au Dauphin*, que, "de toutes les affaires qu'il avait eues à traiter, l'arrestation et le procès du surintendant était celle qui lui avait fait le plus de peine et causé le plus d'embarras." Le voyage à Nantes avait un double avantage ; il isolait Fouquet de ses amis, et permettait de s'emparer presque en même temps de sa personne et de Belle-Isle avant qu'il lui eût été possible de mettre cette place en état de défense, et d'en enlever les trésors qu'on y supposait en dépôt.

La cour partit pour Nantes les derniers jours du mois d'août. Cependant le secret de ses projets n'avait pas été si bien gardé qu'il n'en eût rien transpiré au dehors. Au contraire, tout le monde paraissait s'attendre à ce que le voyage de Nantes serait marqué par quelque grand événement ; seulement, on croyait qu'il s'agissait d'une lutte d'influence entre Fouquet et Colbert, dont l'inimitié était devenue alors manifeste, et quelques personnes supposaient que ce dernier allait être définitivement éclipsé par l'étoile de jour en jour plus resplendissante du surintendant. Malgré le danger qu'il avait couru à Vaux, malgré les avis qui lui venaient de tous côtés, Fouquet lui-même partagea ces illusions jusqu'au dernier instant. Cela paraît incroyable, mais tous les mémoires du temps sont unanimes à ce sujet, et un tel excès d'imprévoyance ne fait que mieux éclater son inconcevable légèreté. Et pourtant, dans une conversation avec Loménie de Brienne, la veille de son départ de Paris, il dit à celui-ci d'un air triste et abattu que plusieurs personnes l'informaient d'un méchant projet qui se tramait contre lui, que la reine-mère elle-même l'en avait fait avertir, que sa fortune était fort compromise à cause des grandes dettes qu'il avait contractées pour le service de l'Etat, mais qu'il était résigné à tout, ne croyant pas cependant que le roi voulût le perdre. Puis il ajouta :

— Pourquoi le roi va-t-il en Bretagne, et précisément à Nantes ? Ne serait-ce point pour s'assurer de Belle-Isle ?

— A votre place, répondit de Brienne, j'aurais cette crainte et je la croirais fondée.

Nantes ! Belle-Isle ! Nantes ! Belle-Isle ! répéta Fouquet à plusieurs reprises. M'enfuirai-je ? Mais où me donnerait-on protection, si ce n'est à Venise ?

— Je l'embrassai les larmes aux yeux, dit de Brienne, et je ne pus m'empêcher de pleurer ; il me faisait compassion et il en était digne.

Mais ce n'était là qu'un éclair de prudence, et Fouquet se décida à partir quoique malade ; il arriva à Nantes avec la fièvre tierce. Trois ou quatre fois dans la journée le roi envoyait savoir de ses nouvelles. Le 4 septembre, de Brienne alla deux fois chez lui pour savoir si le roi pourrait le voir le lendemain de bonne heure ayant le projet de partir pour la chasse dans la matinée. Il le trouva dans sa robe de chambre, couché sur son lit, le dos appuyé contre une pile de carreaux. De Brienne lui dit qu'il venait de la part du roi savoir comment il se portait.

— Fort bien, à ma fièvre près, qui ne sera rien. J'ai l'esprit en repos, et je serai demain hors de mes inquiétudes. Que dit-on au château et à la cour ?

— Que vous allez être arrêté.

— Puyguilhem vous l'a-t-il dit ? En tout cas, il est mal informé et vous aussi ; c'est Colbert qui sera arrêté et non moi.

— En êtes-vous bien assuré ? lui dit de Brienne.

M3.

— On ne peut l'être mieux. J'ai moi-même donné les ordres pour le faire conduire au château d'Angers ; c'est Pellisson qui a payé les ouvriers qui ont mis la prison hors d'état d'être insultée.

— Je le souhaite, répondit de Brienne ; mais Puyguilhem vous trompe ; vos amis craignent fort pour vous. Toutes les manigances qui se font au château ne me plaisent guère, et les précautions qu'on a prises de condamner les portes de la salle, la table du roi couverte de papiers et de lettres de cachet qu'on apporte par douzaine de chez M. le Tellier, Saint-Aignan et Rose toujours en sentinelle dans le petit corridor, tout cela ne vous présage rien de bon.

— C'est moi, dit Fouquet d'un air fort gai, qui ai donné au roi tous ces avis, afin de mieux couvrir notre jeu.

— Dieu le veuille, mais je n'en crois rien, Que dirai-je au roi de votre part ?

— Que j'entrerais dans mon accès quand vous êtes arrivé ; mais qu'il ne sera pas long, je pense, et que cela n'empêchera pas que je ne sois demain d'assez bonne heure à son lever.

Or, voici ce qui se passa le lendemain. La lettre suivante, que Louis XIV écrivit à sa mère, après l'arrestation de Fouquet, donne sur cet événement les détails les plus authentiques. C'est une des pièces les plus curieuses de cette curieuse affaire, et, bien qu'elle ait déjà été imprimée, il importe de la reproduire ici en entier.

"Nantes, 5 septembre 1661.

"Madame ma mère, je vous ai déjà écrit ce matin l'exécution des ordres que j'avais donnés pour faire arrêter le surintendant ; mais je suis bien aise de vous mander le détail de cette affaire. Vous savez qu'il y a longtemps que je l'avais sur le cœur, mais il m'a été impossible de le faire plus tôt, parce que je voulais qu'il fit payer auparavant 30,000 écus pour la marine, et que d'ailleurs il fallait ajuster diverses choses qui ne se pouvaient faire en un jour, et vous ne sauriez imaginer la peine que j'ai eue seulement à trouver le moyen de parler en particulier à d'Artagnan ; car je suis accablé tous les jours par une infinité de gens fort alertes, et qui, à la moindre apparence, auraient pu pénétrer bien avant. Néanmoins, il y avait deux jours que je lui avais recommandé de se tenir prêt... J'avais la plus grande impatience que cela fût achevé. Enfin, ce matin, le surintendant était venu travailler avec moi à l'accoutumée. Je l'ai entretenu tantôt d'une manière tantôt de l'autre, et fait semblant de chercher des papiers jusqu'à ce que j'aie aperçu par la fenêtre de mon cabinet, d'Artagnan dans la cour du château, et alors j'ai laissé aller le surintendant, qui, après avoir causé un peu au bas de l'escalier avec la Feuillade, a disparu dans le temps qu'il saluait le sieur Le Tellier ; de sorte que le pauvre d'Artagnan croyait l'avoir manqué, et m'a envoyé dire par Maupertuis qu'il soupçonnait que quelqu'un lui avait dit de se sauver ; il le rattrapa dans la place de la Grande-Eglise, et l'a arrêté de ma part en viron sur le midi. Il lui a demandé les papiers qu'il avait sur lui, dans lesquels on m'a dit que je trouverais l'état au vrai de Belle-Isle ; mais j'ai tant d'autres affaires que je n'ai pu les voir encore. Cependant, j'ai commandé au sieur Boucharat d'aller sceller chez le surintendant, et au sieur Ajot, chez Pellisson, que j'ai fait arrêter aussi... J'ai discours ensuite sur cet accident avec des messieurs qui sont ici avec moi ; je leur ai dit qu'il y avait quatre mois que j'avais formé mon projet, qu'il n'y avait que vous seul qui en aviez connaissance, et que je ne l'avais communiqué au sieur Le Tellier que depuis deux jours pour faire expé-